

dans une somnolence ou plutôt un état de torpeur dont le docteur ne crut pas devoir le faire sortir.

Lebrun n'avait certainement pas reconnu M. Delteil, ni vu son fils debout près du lit, tenant son mouchoir sur son visage pour étouffer ses sanglots.

Le jeune homme, pâle comme un suaire, attendait anxieusement l'arrêt du savant médecin.

M. Delteil lui prit la main.

— Vous avez bien fait de m'appeler, lui dit-il ; j'étais heureusement chez moi et j'ai pu arriver assez tôt.

— Alors, monsieur ?

— Nous le sauverons.

— Ah ! fit Paul, dans un long soupir de soulagement.

— Oui, vous pouvez vous rassurer ; votre père est robuste et, heureusement, plus nerveux que sanguin ; la crise ne durera pas et j'espère bien que dans quelques jours il pourra reprendre son travail.

Paul serra avec reconnaissance la main du docteur.

Ils s'étaient éloignés du lit et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Comment ce fâcheux accident est-il arrivé ? demanda M. Delteil.

Le jeune homme n'hésita pas à dire qu'il avait revu sa mère, et il raconta, en l'atténuant autant que possible, sa conversation avec son père.

— Oh ! alors, je comprends, dit le docteur, une émotion trop violente. Sa grande et incurable douleur, ses sentiments longtemps renfermés en lui-même ont fait explosion. Vous n'avez rien à vous reprocher, mon ami, mais je vous conseille d'attendre quelque temps avant de revenir sur ce douloureux sujet.

M. Delteil se retira en disant que tout allait aussi bien que possible, que tout irait bien.

— Mais vous reviendrez ? lui dit Paul.

— Sans doute, demain et aussi souvent que je le croirai nécessaire.

Le jeune artiste s'installa au chevet de son père, bien résolu à ne pas s'éloigner du cher malade tant qu'il ne serait pas complètement rétabli.

En regardant ce visage pâle encore plaqué de rouge, ces veines des tempes et du cou encore gonflées, ces yeux grands ouverts, qui regardaient sans voir, cette bouche, muette maintenant, Paul se sentait douloureusement impressionné. Il se disait que si son père était là, étendu sur son lit, masse inerte, il en était la cause.

Jamais aussi bien qu'à ce moment il n'avait senti comme il l'aimait, ce père vénéré, qui avait toujours été si bon pour lui, si plein de dévouement.

Et, ayant de grosses larmes dans les yeux et la poitrine pleine de sanglots, il murmurait :

— Cette attaque pouvait le tuer, et c'eût été moi... Oh ! s'il était mort, je n'aurais pu lui survivre.

L'image de sa mère et celle de Georgette se présentaient à ses yeux ; mais, autant qu'il le pouvait, il les éloignait l'une et l'autre de sa pensée.

Il voulait ne s'occuper que de son père, être tout entier à son père.

Martine, la servante, resta avec lui dans la chambre du malade jusque vers onze heures. Alors il lui dit qu'elle pouvait aller se coucher et que, seul, il passerait le reste de la nuit auprès de son père.

— Je vous obéis, monsieur Paul, dit Martine, mais si vous aviez besoin de moi, ne craignez pas de m'appeler.

— C'est entendu.

La servante se retira.

Le jeune homme baissa l'épais abat-jour de la lampe, et celle-ci ne répandit plus qu'une faible lumière dans la chambre.

Paul s'assit dans un fauteuil et se mit à réfléchir, les yeux fixés sur le visage du malade, dont la respiration était courte et pénible.

Vers une heure du matin, Lebrun commença à s'agiter, ses mouvements étaient convulsifs.

Paul se leva, inquiet, et s'approcha du lit.

Lebrun avait les yeux hagards, démesurément ouverts. La terreur était peinte sur sa physionomie contractée et son bras s'étendit hors du lit, comme pour repousser un fantôme effrayant.

Alors, des mots inintelligibles, incohérents, sortirent de sa gorge serrée. Le malade était en proie à la fièvre du délire. Sa respiration était sifflante, sa voix étranglée, caverneuse.

Mais, au bout de quelques instants, la voix devint plus forte et les paroles plus distinctes. Paul put entendre qu'il disait :

— Arrière la courtisane ! Arrière la femme éhontée, la mère sans pudeur, sans entrailles !... Ote toi de devant mes yeux, tu m'épouvantes ! Va-t'en, malheureuse, va-t'en, va-t'en ! Mais d'où viens-tu donc ?... Tu étais morte, quel est donc le démon qui t'a fait sortir de la tombe ? Je ne pensais plus à toi, je t'oubliais, pourquoi es-tu revenue ? Ah ! tu veux me prendre mon fils, mon Paul, mon enfant ! Non, tu ne l'auras pas, il est à moi, à moi seul !...

Est-ce toi, dis, qui lui a mis dans l'âme l'enthousiasme du beau, qui lui a appris à aimer le bien et à détester le mal, qui lui a donné tous les principes de loyauté et d'honneur ? Est-ce son brillant avenir qui miroite à tes yeux et t'attire ? Ah ! je comprends, va, je comprends, tu voudrais cacher, effacer ta honte dans le rayonnement de sa gloire !

Eh bien, non, tu n'as pas été à la peine, toi, tu n'as pas le droit d'être à l'honneur !

Tu étais loin, va-t'en où tu étais et d'où tu ne devais jamais revenir, laisse-nous nous aimer !

Après un repos, il continua, toujours de la même voix rauque, étranglée, et les prunelles luisantes :

— Tu ne me prendras pas mon fils, entends-tu ? Je n'ai que lui, moi ! Ne sais-tu pas qu'il est la joie, l'orgueil de ma vieillesse ?

Regardant fixement Paul, dans lequel il croyait voir sa femme :

— Que viens-tu faire ici ? continua-t-il avec l'accent de la fureur ; mais tu as donc toutes les audaces ! tu as donc oublié que je t'ai chassée ! Arrière, malheureuse, tu vois bien que tu me fais souffrir, que tu me fais horreur ! Je ne veux plus voir ton visage devant mes yeux, je ne veux plus jamais que ta voix trompeuse arrive à mes oreilles.

Puis, avec un éclat terrible dans la voix :

— Ah ! prends garde, prends garde ! s'écria-t-il, je t'ai ménagée autrefois, aujourd'hui je te tuerais !

Ce dernier effort avait épuisé le malade ; il bredouilla encore quelques paroles que Paul ne comprit pas, et sa voix s'éteignit subitement. Ses yeux se fermèrent, il eut encore deux ou trois soubresauts, puis il resta sans mouvement, comme annéanti.

Paul avait été condamné à entendre son père, et il venait encore de souffrir cruellement.

— N'importe, se dit-il, elle est ma mère.

Au bout de quelques instants il s'aperçut que le malade s'était endormi et il put constater que la fièvre n'était plus aussi forte.

Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Il faisait jour depuis longtemps lorsque le sculpteur se réveilla. Tout de suite il reconnut son fils et un doux sourire courut sur ses lèvres. Il avait maintenant toute sa connaissance, et avec la mémoire le souvenir de la terrible scène de la veille lui était revenu.

Il n'y fit aucune allusion. Mais regardant Paul avec attendrissement, il lui prit la main et la pressa longuement dans la sienne.

Un peu avant deux heures, Martine annonça la visite du Dr Delteil.

Paul s'empressa d'aller au-devant de lui.

— Eh bien ? interrogea le docteur.

— Il va beaucoup mieux.

— C'est ce que j'espérais ; comment a-t-il passé la nuit ?

— Il a été très agité de minuit à trois heures du matin.

— Forte fièvre, c'était inévitable, avec transport au cerveau ?

— Oui, monsieur.

— Voyons le.

Le docteur entra dans la chambre.

Le malade l'accueillit avec un sourire et un regard de reconnaissance. Il lui tendit la main en disant :

— Merci, monsieur le docteur.

— Allons, vous allez bien, fit M. Delteil, ce n'a été qu'une fausse alarme ; le teint est meilleur, encore de la fièvre, mais elle tend à disparaître. Je vous ordonne un repos absolu de quelques jours et parlez le moins possible ; il y a une irritation nerveuse qu'il faut calmer. Vous allez encore garder le lit aujourd'hui et demain ; ensuite vous pourrez vous lever dans l'après-midi et même, si vous le désirez, faire une promenade d'une heure en voiture, en compagnie de votre fils.

Le médecin écrivit son ordonnance, puis causa quelques instants avec Paul, qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

— N'avez-vous plus aucune crainte, monsieur ? lui demanda le jeune homme avant de le quitter.

— Plus aucune, mon ami ; votre père est hors de danger. Vous pouvez ne pas rester constamment auprès de lui.

— Je ne le quitterai pas, monsieur le docteur, je le veillerai le jour et la nuit.

— C'est très bien, mon ami. Mais, vous savez, évitez-lui toute émotion et empêchez-le de trop parler. A propos, mon cher Paul, Lucien va nous quitter pour quelque temps.

— Ah !

— Le ministre envoie dans le Midi, pour y faire des études géologiques, un groupe d'ingénieurs dont Lucien fait partie. Votre père sera complètement rétabli dimanche ; venez avec lui à Passy ; cette promenade lui fera grand bien ; vous, Paul, vous pourrez causer avec votre ami et lui souhaiter un bon voyage.

La situation du sculpteur continua à s'améliorer.

Le jeudi, Paul lui proposa une promenade à Vincennes qu'il accepta. Au retour, il dit à son fils :

— Mes forces sont vite revenues ; je pourrais me remettre au travail dès demain.

— Je ne vous le permettrais pas, mon père, ce serait imprudent. D'ailleurs, le docteur ne veut pas que vous repreniez vos outils avant lundi prochain.

Après un silence, Lebrun reprit :

— Tout de même, il paraît que j'ai fait mourir.

— De grâce, mon père, ne pensez pas à cela.

— Je n'ai pas été maître de moi, je me suis emporté ; j'ai eu tort ; j'aurais dû me contenir. Mon cher enfant, excuse-moi, pardonne-moi, et, si tu le peux, oublie tout ce que j'ai pu dire.

Sa voix avait des inflexions très douces, toute sa tendresse s'échappait de son cœur.

— Je t'aime, continua-t-il, et je t'ai fait de la peine, je t'ai blessé dans ton cœur. Oh ! comme tu as dû souffrir ! Vois-tu, si j'ai cédé ainsi à mon ressentiment, c'est que je pensais à toi, à ton enfance, à ta jeunesse privée de l'affection d'une mère ; je puis jeter le voile de l'oubli sur bien des choses, mais cela, oh ! cela...

— Je pardonne, mon père.

— Tu es meilleur que moi, Paul, tous tes sentiments sont purs. Aime ta mère et ne crains pas que je t'empêche d'aller la voir. Et puis, je te promets qu'il ne sortira plus de ma bouche une parole qui puisse te froisser dans ton affection.

— J'avais espéré davantage, mon père, dit Paul tristement.

— Non, répondit le sculpteur en secouant la tête, ce que tu voudrais est